

Vases pleins et vases vides

Autor(en): **Croisier, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vâmes finalement dans un hôtel un peu à l'écart, c'était encore un *Albergo d'Italia*, un lit moins rocailleux que celui de la Sesia sous le pont de Victor-Emmanuel.

Après Varallo, nous vîmes Novare, Milan et de nouveau la superbe région des lacs. Mais nos impressions les plus fortes et les plus gaies, nous les remportâmes de ces pédestres excursions où, descendant pour la première fois les gradins méridionaux des Alpes, il nous semblait découvrir les pays qui se chauffent au pied du Simplon et du Mont-Rose. V. F.

L'ennemi. — L'eau de-vie est votre plus grand ennemi, disait un pasteur à l'un de ses paroissiens.

Celui-ci lui fait observer qu'il lui avait toujours recommandé d'aimer ses ennemis.

— Oui, sans doute, répliqua le pasteur, mais je ne vous ai jamais dit de les avaler.

LO RELODZO A BOUSCANIET

Lè dzein, quand lè que dèvesàvant de Bouscaniet, ie desant adî : « Cllia pouèson de Bouscaniet ! » et lè dzein fasant bin de dere dinse. L'étâi on corps que sè gaçons, et sè domestiquo n'avant jamé prau travaillî. Lè bouscagnive tota la grantâ dzornâ, tota la veilla et quasu tota la né.

L'avâi po gaçon on certain bon-fonds qu'on lâi desâi Bouplliat, por cein que l'étâi asse chet qu'on bosset de vegnolan aprî lo bounan. Quand pouâve ein djuvî de iena à Bouscaniet, lâi avâi pas falta de lâi fère signe avoué on van.

Cein que bourlâve lo mé Bouplliat, l'è que lo maître lo fasâi levâ tant matin, que cein lo fasâi baillî tota la dzornâ. On iâdzo, Bouscaniet lo criâve dzâ à trâi z'hâore po allâ sèyî ein lâi deseint :

— Dépâse-tè Bouplliat ! Se n'è pas onna vergogne de pêtà âo lhi à stau z'hâore. Lo sèlâo qu'è dza levâ.

— M'èin foto, so repond Bouscaniet, se lo sèlâo sè vâo levâ dèvant dzo, na pas mè.

... Po lo fère levâ pe rido, Bouscaniet l'avâi imaginâ stasse :

L'avâi onna dzenehîre, dâi dzenehîe et on pâo (coq) que tsantâve tote lè z'hâore du la minè. On relodzo n'è pas pe rectat. On arâi djura que cougnessâi lè z'hâore. Po revèlhi Bouplliat, Bouscaniet fâ betâ la dzenehîre drâi dè coute lo pâilo âo gaçon et... du clli dzo, salut avoué lo droumi. Tote lè z'hâore de la né, l'étâi on détèrtin de la mèbsance, dâi quiquelikî à veni tot fou, que ma fâi, Bouplliat n'avâi rein d'autro à fère qu'à sè levâ. Vo pouâide crère que cein l'eimbètâve.

Onna dêmeindze né, vè lè duve z'hâore, lo pâo quemeince à tsantâ et à êdèvatâ lè grâppe. Pu, tot d'on coup on ôt on grand tredon dèin la dzenehîre, quemet se lo renâ étâi vegniâ. Bouscaniet, que l'étâi revelhî, va vère que lâi avâi et ie trâove Bouplliat, ein pantet, dein la dzenehîre, que tegnâi lo pâo eintremi de sè dzênâo, et que lâi vèrve la tita sein dèvant derrâ, bin dâi iâdzo, quemet se voliâve mâodre dau café.

— Que fâ-to quie ? lâi dit Bouscaniet.

— Noutron maître, vo lo vâide : *ie remonto lo relodzo!*

MARC A LOUIS.

Permettez! — Un gargotier, accusé de favoriser les jeux de hasard dans son établissement, comparaisait devant le tribunal de police.

— Vous êtes prévenu, lui dit le président, d'avoir laissé jouer des jeux de hasard.

— Pardon, Monsieur le Président. Il n'y a jamais eu de hasard chez moi... Tous ces messieurs trichaient.

HAVANE ET MOKA

— Ainsi donc, vous croyez à la médecine, docteur ?

— Mais, mon cher, quelle question ? Qui donc aura foi en la médecine, si nous, ses grands prêtres, ne donnons l'exemple ?

— Hum !... Souvenez-vous des augures de l'ancienne Rome, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire.

Les interlocuteurs étaient deux de nos sommités médicales lausannoises, d'âge déjà vénérable. C'était dans le fumoir de l'un d'eux, après le dîner. On devisait de tout et de rien, en dégustant un moka exquis et en regardant monter en gracieuses volutes, vers le plafond, la fumée de havanes dont le parfum le disputait en finesse à l'arôme du café.

Nous avions l'honneur d'assister, en auditeur très passif, à cet entretien, qui ne laissait pas, vous le devinez, de nous intriguer fort.

S'étant versé une seconde tasse de café, l'amphitryon reprit d'un air distrait, en apparence, et tout en contemplant avec délices la cendre de son cigare, qui s'allongeait, blanche et ferme :

— Eh bien, moi, mon cher, je n'y crois plus guère, à la médecine.

— Vrai ? Et qui ou quoi donc a ébranlé ainsi votre foi ?... La science ?...

— Oh ! non ! La science est bien étrangère à cela. Ma longue pratique ; mes nombreuses expériences.

« Plus j'ai avancé dans la carrière et plus je me suis convaincu que si nous voulons gagner la partie, il nous faut les atouts de la nature. C'est elle qui est le grand médecin ; nous ne sommes que ses... assistants. Ce qui ne veut point dire que, pour humble qu'il soit, ce rôle n'ait pas son utilité. Loin de là, ma pensée. Ce rôle de simple assistant est nécessaire ; mais dans les neuf-dixièmes des cas, c'est de la modestie avec laquelle nous savons, de bonne grâce, nous y résigner que dépend beaucoup notre succès. Surtout, ne dédaignons pas le concours précieux du malade, le principal intéressé ! Pour une ou deux fois qu'il se méprend sur son véritable état, sur ses forces, son endurance, et qu'il paie, cruellement peut-être, cette méprise, que d'heureuses témérités qui ne peuvent guère causer dommage qu'à nos honoraires.

« Croyez-moi, mon cher, laissons les ordonnances, les bouteilles à agiter, les régimes, aux malades imaginaires. Il y en aura toujours assez pour assurer l'avenir de la médecine et de sa cousine dévouée, la pharmacie. La docilité de ces malades aux prescriptions de la Faculté et surtout la constance de leurs prétendus maux en font la clientèle idéale. Et quel reproche nous pourrions-nous faire à l'égard de ces clients-là ? Aucun. Puisqu'ils ne veulent pas de ce bien sans égal qu'est la santé ; puisqu'il leur plaît d'être et de rester malades ; bombardons-les donc d'innocentes ordonnances — ce sont les remèdes inoffensifs qui se vendent le mieux — condammons-les au lit à perpétuité, au régime lacté, au macaroni sauveur, à l'*acqua* libératrice. Plus nous les sévrerons des plaisirs légitimes de l'existence, plus le régime auquel nous les soumettrons sera intransigeant et tyrannique, plus ils seront contents, sous leur air de martyrs, et plus aussi ils croiront en nous et en notre science. Et puis, ils finiront bien par mourir de cette vie-là, comme on meurt de l'autre, de la bonne. On meurt de tout, allez !

« Encore un havane, mon cher ? »

L'auditeur (J. M.)

Les Almanachs.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. — (Société de l'Imprimerie Klausfelder). Prix 30 centimes. — Cette année, hélas ! la couverture du *Messager boiteux de Berne et Vevey* ne s'accorde que trop avec les événements : des armées s'entrechoquent, des navires se canonnent, des villes

flambent, l'enfant pleure, symbolisant toutes les misères humaines, l'escargot fait songer à la vérité boiteuse et lente à venir.

Le *Messager boiteux* pour l'an 1916 fait un tableau fidèle de la grande guerre. Ses articles abondamment illustrés sont un excellent raccourci de tant de choses lues chaque jour. Il fait une large place, comme de juste, à notre pays et à notre armée à la frontière. Puis il apporte, ce bon *Messager*, ses récits, ses bons mots, ses histoires en patois. Bref, c'est toujours l'almanach que chacun veut avoir au coin de son foyer.

L'Almanach Helvétique (S. Henchoz, éditeur, L. Martinet, éditeur, Lausanne, successeur). — 25 centimes.

C'est, si nous ne faisons erreur, le premier des almanachs qui, avant la vendange, avant même la fin de l'été, vient nous rappeler la fuite rapide du temps. Une très vilaine commission, par exemple. Mais il sait si bien se faire pardonner, ce gentil almanach ; il est si séduisant, si intéressant, dans ses illustrations, comme dans son texte. Et puis, il est plus jeune d'année en année. Son secret ? C'est tout simplement les améliorations constantes qu'y apporte son éditeur. Il est toujours le même, et il est autre. On y trouve chaque fois quelque chose de nouveau qui vous le fait aimer plus encore. Aussi bien est-ce perdre son temps que recommander cet almanach. Il fait son chemin tout seul, allez !

VASES PLEINS ET VASES VIDES

Au moins, cette année, guerre à part, les vendanges seront joyeuses. Il y aura du vin, beaucoup de vin, et du bon ! Ils sont revenus, espérons-le, les jours heureux qu'aurait jadis de ses vœux notre regretté collaborateur, Louis Croisier, dans une pièce de vers datant de 1879 — une triste année — et intitulée :

Vases vides.

Vous qui raisonnez creux sous les voûtes profondes,
Vieux amphitryons délaissés,
Qui partagez le sort des vignes infécondes
Et qui, tout bas, le maudissez,
Dans ces temps douloureux où Bacchus se dépêche
De voir nos malheurs inouïs
Et d'entendre en vos flancs le tarte qui crépite
Sous vos grans airs ébarouis.
Il vous reste, du moins, votre vieille étiquette
Et vos souvenirs glorieux,
Que n'effacera pas l'insipide piquette
Qui vient des quatre vents des cieux.
Donc, s'il le faut, dormez pleins de vapeur souffrée,
Dormez dans votre dignité
Plutôt que tressaillir sous des flots d'eau sucrée
Sans feu, ni générosité.
Car les jours reviendront où malgré nos épreuves
Auprès de vous nous chanterons,
Où l'on ne verra plus des rangs de souches veuves
Désespérer les vigneron.
Dans votre isolement, si quelqu'un, d'aventure,
Voyant vos bois innocents,
Versait, pour les remplir, quelque infâme mixture
D'alcools et de vins coupés,
Protestez hautement en votre ardeur altièr,
Et que ceux qui jadis ont cru
En vous, dans votre sein, retrouvent tout entière
La bonne odeur des vins du cru.
Charrière de Bennevys (Aigle).
Novembre 1879.

Et il y eut, une semaine après, une *Deuxième aux vases vides!* du même auteur. La voici :
Pour un temps vous serez sevrés de voix joyeuses
De cancons et de calembours ;
Et privés des hauts faits et des doctrines creuses
Des politiciens de nos jours.
Car vous ne verrez plus, durant les longues veilles
Le candidat s'épanouir,
Offrant à vingt badauds son vin et les merveilles
De sa nullité sans rougir.
Et vous ne serez pas témoins des petites choses
Que font tant de faibles humains,
Qui rampent pour grimper, ou dont les politesses
Ont de fructueux lendemains. [mornes
Peut-être au long de l'an, dans vos coins froids et

Pensifs, recueillis et rêveurs,
Verrez-vous en esprit, la soif, la soif sans bornes
De nos intrépides buveurs ?
Peut-être verrez-vous, au petit jour, sordides,
Demi-vêtus, les yeux hagards,
Ces hommes condamnés, tremblants, lèvres avides,
Et la fièvre dans les regards ;
Un pot dans une main, la clef de fer dans l'autre,
Hébétés, le gosier en feu, [tre
Tâtonnant pour trouver l'ancre où leur cœur se vau-
Et s'avachit devant son dieu ?

Mais non, vous dormirez, vous oublierez nos peines,
Nos passions et nos travers ;
Et si le bon temps vient, les vendanges prochaines
Verront le fond de nos revers.

Charrière de Benneveys (Aigle). LOUIS CROISIER.
Novembre 1879.

Riposte. — Un boucher avait coutume de ma-
jorer toujours les commandes de ses clients. On
lui demandait, par téléphone, trois kilos de
viande, il en envoyait cinq, par exemple. Le
sens des affaires, quoi !

Or le boucher s'en va un jour, avec un ami,
chez un cafetier-restaurateur de ses clients, qui
avait été souvent victime de la majoration habi-
tuelle. Le boucher commande un « demi ». Le
cafetier apporte un litre.

— Mais on ne vous a commandé qu'un « demi »,
observe le boucher ; pourquoi apportez-vous un
litre ?

— Oh ! bien, ici, c'est comme chez vous, répli-
que le cafetier. Quand on vous demande trois
kilos de viande, vous en envoyez cinq. Moi, je
double la commande : un litre pour un « demi ».

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de
Lausanne, le 15 mars 1843.)

— 0 —

II

SCÈNE III

ROBINET, JEANNETTE

ROBINET, *à part.*

C'est Jeannette ! Elle pleure ? ... Ah ! je comprends.
Sa vieille mère est encore des bons, des fidèles...
Elle lui aura inculqué ses sentiments... et les miens.
Quelle consolation pour moi de voir enfin quelqu'un
pleurer. Mais, si jeune, regretter l'ancien régime,
être à seize ans de la vieille roche, c'est admirable.
Haut. Oui, pleure, Jeannette, pleure. Tu as bien
raison de pleurer. Viens, si tu veux, nous pleure-
rons ensemble. *Il prend son mouchoir de poche.*

JEANNETTE.

Ainsi, M. Robinet, vous savez les nouvelles et
vous prenez part à notre chagrin.

ROBINET.

Eh ! sans doute, mon enfant. Moi, ton ancien maî-
tre ! Tu connais mes principes.

JEANNETTE.

N'est-ce pas être bien méchant, bien tyran ?...

ROBINET.

Tyran ! A qui le dis-tu ? Mais toi-même, si jeune,
comprends-tu bien un pareil malheur ?

JEANNETTE, *vivement.*

Jeune ou vieille, ça nous est toujours sensible.
Et moi qui aimais tant Michel !

ROBINET.

Qui ? Michel, d'ici à côté ? ... Michel ? ... Est-ce qu'il
te sépare de lui ?

JEANNETTE.

Rien de plus sûr.

ROBINET.

Le brigand ! Pour le faire soldat ; pour l'envoyer
à la boucherie.

JEANNETTE.

Non pas ; il l'établit charron. Voilà sa boutique.

ROBINET.

Lui, l'établir charron ? Depuis quand ? Comment ?
Pourquoi ?...

JEANNETTE.

Pourquoi ! Pour faire des chars, je suppose.

ROBINET.

C'est clair. Pour voiturier ses bagages. Il pense à
tout ce diable incarné... Etonnez-vous après cela de
ses victoires !

JEANNETTE.

Quel diable ? Quels bagages ? Quelles victoires ?
Vous ne savez ce que vous dites, M. Robinet.

ROBINET.

Va, va, tu ne connais pas comme moi ce maudit
Bonaparte. Je le sais par cœur, moi, comme si je
l'avais fait.

JEANNETTE, *avec impatience.*

Mais qui vous parle de Bonaparte ?...

ROBINET.

De qui parles-tu donc ?

JEANNETTE.

De Jean-Louis, père de Michel.

ROBINET.

Ah !

JEANNETTE.

Qui ne veut plus que son fils m'épouse... Je ne
sais pas pourquoi.

ROBINET, *à part.*

Je le sais bien, moi. Les opinions de la mère f...

JEANNETTE.

Ah ! M. Robinet, si vous vouliez parler pour nous
à Jean-Louis, ou lui écrire plutôt, vous qui avez
une si belle écriture !

ROBINET, *saisi d'une idée.*

Eh bien je parlerai ; je parlerai ; mais, Jeannette,
il faut que tu me fasses une promesse.

JEANNETTE.

Oh ! vous serez du contrat.

ROBINET.

Bon, mais ce n'est pas cela.

JEANNETTE.

Et de la noce.

ROBINET.

Fort bien, mais c'est encore autre chose.

JEANNETTE.

Et de la belle Dimanche !

ROBINET, *d'un ton pressant.*

Ce n'est pas de refus, mais je ne te demande
qu'une chose, une seule chose : ne va pas voir pas-
ser le tyran... Je t'en prie, Jeannette, ne va pas...

JEANNETTE.

Le tyran ! Quel tyran ?

ROBINET.

Bonaparte.

JEANNETTE.

Toujours Bonaparte ! Est-ce que je pense à lui ?
S'il ne faut que ça pour vous contenter, c'est bien
facile. Pourvu que je voie Michel, je suis satisfaite,
moi.

ROBINET.

Bien, bien, Jeannette ! *A part.* Toute à son
amant : c'est autant de pris au premier Consul.

JEANNETTE.

AIR :

Pour charmer la disgrâce
Qui poursuit nos amours,
Michel passe et repasse
Par chez nous tous les jours.
En vain mon âme émue
Jamais ne l'attendit :
Il paraît à ma vue,
Dès que mon cœur l'a dit.
En lui je me repose.
Serait-il d'autre bien ?
J'ai par lui toute chose ;
Sans lui tout ne m'est rien.
Chez ces rois qu'on encense
Qu'irais-je faire hélas ?...
Je verrais son absence,
Et ne les verrais pas.

ROBINET.

Aimable enfant ! Allons, allons, je veux favoriser
des amours si fidèles. *A part.* Mais, une idée !...
Si je me servais de son ingénuité, pour jouer un
tour de mon métier à ces patriotes de Villeneuve !
Haut. Jeannette, serais-tu assez bonne pour me
faire un grand plaisir ?...

JEANNETTE.

Pourquoi pas, si c'est quelque chose qui soit de
faire !...

ROBINET.

Sans doute, et tu me rendras si heureux !...

JEANNETTE.

Mais si Michel...

ROBINET.

Michel, Michel a ses opinions, et moi j'ai les
miennes. Les femmes n'en ont pas des opinions ;
elles n'en doivent pas avoir... et tu vas sans peine
me rendre un service essentiel. Vois-tu, Jeannette,
tourne-toi là, de ce côté, en face de la Maison com-
mune ; fais dix pas en avant, et crie de toutes tes
forces : *Voix étouffée.* « A bas le tyran ! A bas Bo-
naparte ! »

JEANNETTE.

Quelle drôle d'idée !... Mais si cela peut vous être
agréable. *Elle crie.* A bas...

ROBINET.

Attends donc que je sois un peu plus loin. *Il se
cache.* A présent.

JEANNETTE, *elle accourt auprès de Robinet.*

Mais vous me promettez que Michel...

ROBINET.

Je t'en réponds corps pour corps.

JEANNETTE, *dans la coulisse du côté opposé.*

A bas le tyran ! A bas Bonaparte ! *Robinet se
frotte les mains ; il exprime sa joie.* Ah ! Le
voici ; le voici !... *Elle court se cacher derrière
Robinet, qui est tout effrayé. Il tourne le dos
aux arrivants.*

SCÈNE IV

JEANNETTE, ROBINET, JEAN-LOUIS, MICHEL

ROBINET.

C'est très mal, Jeannette ! C'est très mal. Ces ma-
nifestations sont tout à fait condamnables... *Jean-
Louis lui frappe rudement sur l'épaule.* Ah !
quelle main de fer !

JEAN-LOUIS.

Qu'ai-je entendu ?

ROBINET.

Oh !... *A part.* Je croyais que c'était l'autre !...

JEAN-LOUIS, *à Michel.*

C'est Jeannette ! C'est elle qui a proféré des cris
séditieux ! Tu vois si j'ai raison de vous séparer.

JEANNETTE, *pleurant.*

C'est par obéissance, M. Jean-Louis, et pour lui
faire plaisir. *Elle montre Robinet.*

MICHEL.

Qu'as-tu fait, ma chère Jeannette ?

JEANNETTE.

Il m'avait promis de parler pour nous à votre
père.

JEAN-LOUIS.

La belle recommandation ! Un aristocrate ! Viens
ici, Michel ; je te défends de la courtiser.

MICHEL.

Mon père, je la console.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Laisse-moi te fléchir, mon père.
L'amour égarait sa raison.
Pour que liberté lui soit chère,
A ma belle ouvre ta maison.
Du feu dont ton âme est remplie
A son tour tu vas l'animer.
Quand le père aime la patrie,
Tous les enfants savent l'aimer.

(*A suivre.*)

Jeannette, Michel, Jean-Louis, Robinet.

« **Piclette** », à la **Muse**. — « **Piclette** », l'amusante
pièce vaudoise en 3 actes de M. Marius Chamot,
dont les salles comblées ont été interrompues en
plein succès par les premiers beaux jours, en mai
dernier, va être reprise par La Muse, le jeudi 7
octobre, au Kursaal.

Le spectacle commencera par la première audition
de « Chansons vaudoises inédites », paroles de M.
Marius Chamot, musique de M. G. Waldner.

Une salle archibondée est assurée d'avance à ce
spectacle peu banal et bien de « chez nous ».

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.